

## Les Cadjins du Canal Yankee : problèmes d'identité culturelle dans la paroisse Lafourche

Alain Larouche

Volume 23, numéro 59, 1979

Le Québec et l'Amérique française : 2- La Louisiane

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021436ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021436ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larouche, A. (1979). Les Cadjins du Canal Yankee : problèmes d'identité culturelle dans la paroisse Lafourche. *Cahiers de géographie du Québec*, 23(59), 239–262. <https://doi.org/10.7202/021436ar>

Résumé de l'article

Golden Meadow, village de pêcheurs ! C'est ainsi qu'un visiteur pourrait percevoir l'endroit s'il y arrivait au début du mois de mai et y voyait tous les bateaux de pêche amarrés le long du bayou Lafourche. C'était vrai il y a moins de 40 ans. Mais on y a découvert du pétrole et du gaz dans les années '30. À cause de ses immenses ressources énergétiques, la paroisse de Lafourche a connu depuis ce temps une phase sans précédente de croissance économique. Bien entendu, les capitaux extérieurs, les travailleurs étrangers et le modernisme américain qui envahirent la région provoquèrent d'énormes remous dans la communauté. Cette étude porte précisément sur les facteurs de changement et la réaction provoquée par l'industrialisation : le processus de stigmatisation ethnique, l'action de cette stigmatisation sur l'identité collective des Cadjins, et le récent phénomène de renaissance ethnique. Ce dernier fait suite à une certaine intégration à la société industrielle américaine où la population a appris à utiliser plusieurs de ses habiletés particulières (notamment la navigation et le bilinguisme) pour vaincre la honte et le mythe de l'infériorité.

## LES CADJINS DU CANAL YANKEE : PROBLÈMES D'IDENTITÉ CULTURELLE DANS LA PAROISSE LAFOURCHE

par

Alain LAROUCHE

*Department of Social Anthropology, York University, Toronto, Ontario*

### RÉSUMÉ

Golden Meadow, village de pêcheurs ! C'est ainsi qu'un visiteur pourrait percevoir l'endroit s'il y arrivait au début du mois de mai et y voyait tous les bateaux de pêche amarrés le long du bayou Lafourche. C'était vrai il y a moins de 40 ans. Mais on y a découvert du pétrole et du gaz dans les années '30. À cause de ses immenses ressources énergétiques, la paroisse de Lafourche a connu depuis ce temps une phase sans précédente de croissance économique. Bien entendu, les capitaux extérieurs, les travailleurs étrangers et le modernisme américain qui envahirent la région provoquèrent d'énormes remous dans la communauté. Cette étude porte précisément sur les facteurs de changement et la réaction provoquée par l'*industrialisation* : le processus de *stigmatisation ethnique*, l'action de cette stigmatisation sur l'*identité collective* des Cadjins, et le récent phénomène de *renaissance ethnique*. Ce dernier fait suite à une certaine *intégration* à la société industrielle américaine où la population a appris à utiliser plusieurs de ses habilités particulières (notamment la navigation et le bilinguisme) pour vaincre la honte et le mythe de l'infériorité.

**MOTS-CLÉS :** Cadjin, ethnicité, Louisiane, transformations socio-économiques.

### ABSTRACT

#### LAROUCHE, Alain : THE CAJUNS OF CANAL YANKEE : PROBLEMS OF CULTURAL IDENTITY IN LAFOURCHE PARISH

Canal Yankee, a fishing community ! Such is the visitor's impression were he to arrive at the beginning of May and see all the fishing boats berthed along bayou Lafourche. Forty years ago it was true, but oil and gas were discovered in the 1930's and, because of its immense energy resources, the parish of Lafourche has since experienced an unprecedented epoch of economic growth. Inevitably this precipitated an influx of capital, workers, as well as americanisation in general that gave rise to considerable tensions within the community. This paper focuses on the forces of change and the consequences of *industrialisation*, notably *ethnic stigmatisation*, the effect of this stigmatisation on *Cajun group identity*, and the more recent *ethnic revival*. This last is explained in terms of the partial integration of the population into American industrial society where certain skills, notably navigational and linguistic, are used to overcome shame and the myth of inferiority.

**KEY WORDS:** Cajun, Ethnicity, Louisiana, Socio-economic change.

\*  
\* \* \*

Après un contact aussi brutal que soudain avec la société industrielle américaine, les Cadjins du bayou Lafourche ont eu à faire face à plusieurs bouleversements. Leur réaction s'est manifestée à deux niveaux :

1. Au niveau matériel. Ils ont eu à redéfinir les structures de l'organisation sociale pour les adapter à un nouveau mode de vie et à de nouvelles valeurs se manifestant avec rapidité. On assiste conséquemment à la dichotomisation de deux secteurs occupationnels principaux : la petite pêche marchande et l'activité industrielle et commerciale. Ces deux secteurs reflètent respectivement les aspects conservateur et moderne d'une même communauté.
2. Au niveau culturel. Ces bouleversements internes, qui sont les effets d'éléments extérieurs à la communauté, amènent aussi une redéfinition progressive de l'identité culturelle et ethnique. Cette redéfinition aura pour but de rendre possible l'intégration à la société industrielle, tout en rendant fonctionnel le chevauchement entre deux cultures. Nous parlons ici de la rétention culturelle alliée à une assimilation « contrôlée » à la société américaine. Le résultat donne la culture cadjine d'aujourd'hui.

Autrement dit, à partir d'une structure sociale et d'un modèle culturel donnés, on a élaboré au bayou Lafourche un nouvel environnement culturel; de nouvelles valeurs sont véhiculées, une nouvelle organisation sociale a pris place, qui ne sont ni totalement modernes ni résolument séparées du passé. Ce nouvel aménagement sociétal, s'il est très diffus, semble néanmoins orienté vers l'affirmation de l'identité ethnique, et c'est ce processus que nous étudierons ici.

Entre les Cadjins et les Américains le rapprochement est fait, la communication est établie, la différence s'amenuise de plus en plus. Mais si pour la plupart des individus la personnalité cadjine/américaine est indissociable, il n'en reste pas moins que les deux groupes s'affirment l'un en face de l'autre. La relation s'articule et s'harmonise à des niveaux très précis. Telle est la nature et la complexité du problème posé. Mais pourquoi envisager l'analyse par le biais des relations inter-ethniques, alors que d'aucuns n'y verraient que « choc technologique » ou assimilation ? Nous croyons que c'est en analysant la dynamique interne et la vie sociale de cette communauté francophone de la Louisiane que nous trouverons les éléments de réponse. Car le contact fut percutant et la relation qui suivit s'édifia sur les appartenances culturelles et les étiquettes de groupes. Ce qui était une simple résistance passive à l'assimilation, devint une science ethnique renouvelée cherchant constamment à équilibrer le rapport de force entre les deux groupes culturels. Ce rapport de force est exprimé implicitement dans l'ambivalence qu'on retrouve au niveau de la personnalité culturelle du Cadjin : l'ethnique/l'américain, le français-/l'anglais, le privé/le public, le conservatisme/l'industrialisation.

Les relations inter-ethniques sont la pierre angulaire de ces dynamismes sociaux et l'essence de ces rapports se dégage bien à travers les trois niveaux du *Commercium*, de la *Commensalitas* et du *Connubium*. Le premier niveau est cette coopération purement fonctionnelle pour des fins matérielles, principalement du domaine économique. La *Commensalitas* comprend les activités conviviales telles les visites, soupers et soirées entre amis, associations et clubs, jeux et loisirs. Le *Connubium* est la capacité d'établir des liens de parenté à travers le mariage.

La séparation de ces trois niveaux de l'organisation sociale pour l'analyse de l'ethnicité dans une société pluraliste, permet de jeter un éclairage pertinent sur la dynamique impliquée dans une relation inter-ethnique. Ainsi les domaines du privé et du public sont circonscrits de façon à définir le fonctionnement interne du groupe de même que sa relation avec une société plus globale. Pour ces raisons la théorie de E.K. Francis nous sem-

ble appropriée au type d'étude que nous faisons. Selon cette théorie, un « groupe ethnique secondaire » est :

« ... un sous-groupe de la société dominante dont les membres participent directement à cette société dans certains secteurs, particulièrement au niveau du *Commercium*, mais indirectement par le biais de l'affiliation ethnique dans d'autres secteurs, particulièrement aux niveaux de la *Commensalitas* et du *Connubium*.

(E.K. Francis, 1976, p. 396).

Et ceci par opposition au 'groupe ethnique primaire' qui lui est préoccupé par la reconnaissance de son identité propre, qui a un rapport d'indépendance avec la société à laquelle il appartient et qui y participe indirectement dans tous les domaines ci-haut mentionnés. (*Ibid.*, p. 397)

Dans la perspective de cette étude nous envisageons l'utilisation du concept de « groupe ethnique secondaire » qui exprime adéquatement le type d'aménagement privilégié entre les groupes Cadjin et Américain. En effet le groupe cadjin de Lafourche a acquis une quasi-invisibilité en tant que groupe ethnique du fait d'une intégration tacite et instrumentale à la société américaine, tout en élaborant à l'intérieur de ses frontières spécifiques son propre système de normes et de valeurs. C'est ce double volet de l'identité cadjine que nous analysons dans cette étude.

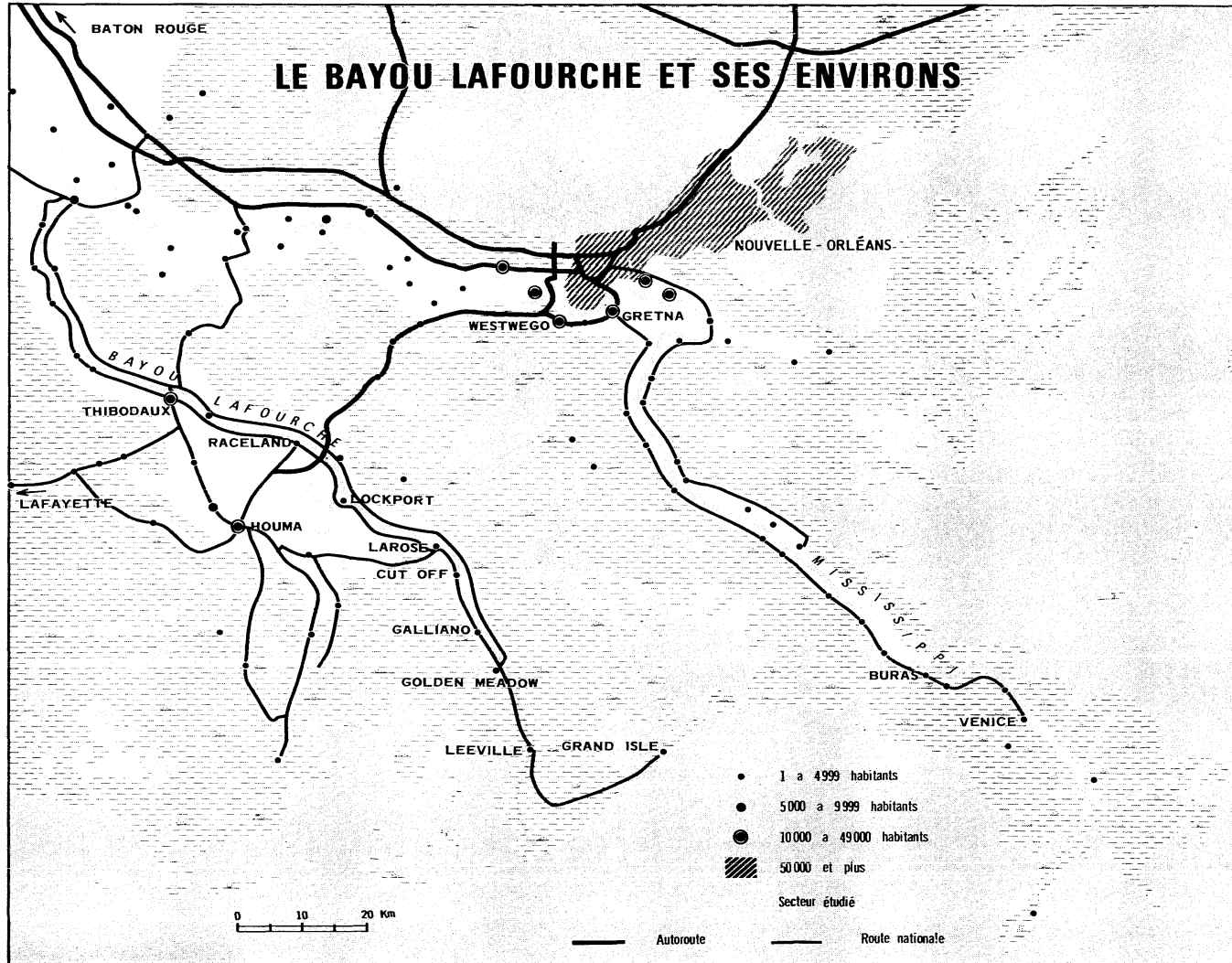
## SITUATION GÉOGRAPHIQUE, ÉCOLOGIQUE ET DÉMOGRAPHIQUE

Depuis sa séparation du Mississippi jusqu'au golfe du Mexique, le bayou Lafourche a plus de 160 km de long. Le territoire qui nous concerne, Lafourche Parish (paroisse Lafourche)<sup>1</sup>, recouvre les 125 km sud de ce bayou<sup>2</sup>, territoire de 2 350 km<sup>2</sup> dont 1 100 sont submergés. Dans la partie sud de ce comté, celle où cette recherche a été conduite, plus de 75% des sols y sont submergés (figures 1 et 2).

Nous nous situons en climat sub-tropical : très chaud et humide. De plus, cette partie du continent nord-américain constitue fatalement une porte d'entrée pour les ouragans provenant des Caraïbes ou d'ailleurs de l'Atlantique. Les raz de marée occasionnés par ces ouragans sont un facteur important dans l'évolution de cette communauté, car sauf quelques îlots d'arbres, il n'y a aucun obstacle naturel pouvant arrêter de telles masses d'eau. Ce climat est associé à la savane; la faune est particulièrement abondante et diversifiée : animaux à fourrure, canards, chevreuils, crevettes, crabes, huîtres, poissons d'eau douce et salée. Le sous-sol recèle du pétrole et du gaz naturel. Il va sans dire qu'une si grande variété dans le choix des exploitations individuelles, commerciales ou industrielles, n'est pas sans influencer la vie sociale d'une communauté.

La paroisse est habitée par environ 70 000 personnes, dont 11,5% est non-blanche, 38% urbaine, 55% rurale non-agricole et seulement 7% rurale agricole. Une seule ville de moyenne importance : Thibodaux, au nord, avec 15 000 habitants. En fait, le taux d'urbanisation est encore plus faible si l'on considère que certains villages de 3 000 ou 4 000 habitants, incorporés légalement, sont inclus dans les statistiques sur l'urbanisation. Vu le secteur très industrialisé, on retrouve dans le territoire du bayou Lafourche, une mini-infrastructure urbaine, mais les caractéristiques démographiques et le mode de vie nous révèlent une population rurale. Les 11,5% de non-Blancs comprennent des Noirs et des Indiens : les Noirs n'ayant pas été admis à s'établir « en bas du bayou »<sup>3</sup>, et les Indiens ayant été contraints de s'établir dans une sorte de réserve au sud du village<sup>4</sup>.

Figure 1



# LE BAS DU BAYOU (Ward 10, Lafourche Parish)

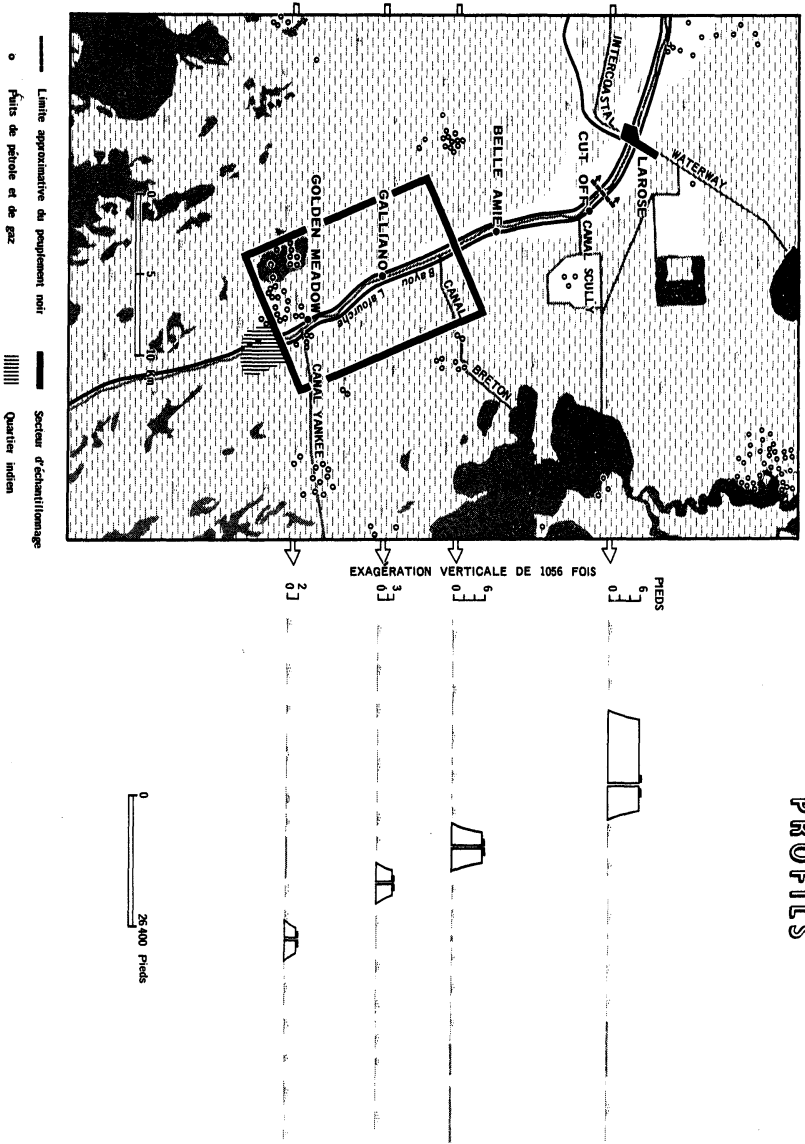


Figure 2

LES CADJINS DU CANAL YANKEE...

## HISTOIRE ET CHANGEMENTS SOCIAUX

La communauté étudiée ici, Canal Yankee ou Golden Meadow<sup>5</sup>, a été formée à la suite de différents cataclysmes naturels. En effet, des ouragans suivis de raz de marée fantastiques dans les années 1892, 1893, 1905, 1912, ont forcé la population à migrer vers des terres de plus en plus au nord et à quelques pieds seulement au-dessus du niveau de la mer. Golden Meadow, à 45 km de la côte du golfe du Mexique, n'a qu'un mètre d'altitude à sa limite septentrionale !

Avant que le choc culturel ne se produise, on y retrouvait une culture cajine semblable à celle des autres parties de la Louisiane, mais le mode de vie était relié à l'activité saisonnière de pêche ou de piégeage, et la vie sociale était organisée selon les différentes institutions cajines et les traits culturels déjà connus : voisinage familial, église catholique, langue cajine, boucheries de campagne, fais-dodo, cuisine sociale, musique, etc...

Avant les années trente, époque où s'est produit le contact avec la société industrielle américaine, la plupart des hommes de la communauté étaient pêcheurs de crevettes l'été, et piégeurs (trappeurs) l'hiver, les entre-saisons étant occupées par la pêche aux crabes et aux huîtres. La communauté parlait le français, était catholique, tirait subsistance de produits cueillis dans les milieux naturels environnants qui en offraient à profusion, et on cultivait de grands jardins potagers pour les besoins en végétaux. Les femmes restaient principalement dans le voisinage, faisant l'éducation religieuse et sociale des enfants, et diffusant les services aux vieux et aux malades. Ainsi, dans le voisinage, on tentait d'acquérir le plus d'indépendance économique possible et de faire fonctionner socialement un certain esprit de corps.

Cependant, au début des années trente, de grands changements venus de la société extérieure menacèrent tous les secteurs de l'organisation sociale, ainsi que l'adaptation déjà réalisée au milieu environnant. La distance que la communauté avait établie entre elle et les dangers naturels était de nouveau amenaisée par le contact avec la société américaine sous l'égide de trois facteurs principaux :

1. L'apparition de nouveaux réseaux de communication. Nous incluons dans ce secteur la construction d'une route, l'avènement de l'électricité et l'apparition de l'instruction publique. L'arrivée du médecin remplaçant le « traiteur », le maître d'école remplaçant la grand-mère ou la tante, la radio et le téléphone remplaçant les communications interpersonnelles, voilà autant de facteurs qui introduisent de nouveaux modes culturels, nouvelle musique ou nouveaux genres de consommation. L'isolement culturel est rompu.
2. Le choc technologique. l'électricité permet la congélation sur place des récoltes maritimes et l'ouverture de manufactures. En mer, l'acceptation de la *trawl* (chalut à crevettes) au détriment de la seine favorise l'éclatement des grosses équipes de travail salariées. On peut dès lors garder les revenus à l'intérieur de la famille; mais il faut aussi investir beaucoup d'argent pour acheter bateaux et équipements, au moment même où s'amorce la crise économique des années trente. Ces facteurs favorisent l'éclatement du voisinage familial au profit de la famille nucléaire. De plus, on assiste à une évolution très rapide du mode occupationnel et à la percée de l'économie capitaliste dans la communauté, surtout par le biais de l'entrepreneurship individuel qui tend à se généraliser.
3. Exploitation de pétrole. Cette activité économique amène un grand influx d'argent et d'étrangers et une alternative occupationnelle pour une partie de la population. Ce facteur a aussi un double effet psychologique : premièrement, celui de voir des étran-

gers exploiter les ressources du territoire pour ensuite les exporter (cette exploitation est perçue comme la consécration du lien obligatoire et définitif entre le groupe cadjin et la société américaine), et deuxièmement, l'arrivée de travailleurs étrangers, protégés par leurs compagnies, ayant seuls droit aux emplois spécialisés et salariés, provoque la hausse du niveau de vie, la péremption de plusieurs institutions cadjines et la dévalorisation de l'identité collective. Ce facteur renforce la stigmatisation culturelle déjà projetée par le contact des mass média et de la culture américaine dominante<sup>6</sup>. Au même moment, un climat politique assimilateur et anti-minorités vient renforcer la pression; on défend de parler français dans les écoles. Les droits ancestraux sur les territoires de piégeage sont bafoués puisque les grosses compagnies foncières, voyant la richesse du sous-sol, veulent augmenter la rente et même en refuser l'accès. Plusieurs concessions de terre sont arrachées par les spéculateurs, sous la signature de purs illettrés.

Cette période de contact fut très désorganisatrice pour les Cadjins de cette petite communauté, mais après quelques années ceux-ci s'infiltrèrent de force, mais non sans subir quelques dommages, à tous les niveaux de la structure économique.

Depuis quelques années, vu le manque de terres sèches, il y a surpopulation relative. Sauf en mer, le français est devenu une langue privée. Les Cadjins sont majoritairement catholiques, mais ils se répartissent peu à peu dans une dizaine d'autres religions. L'indépendance socio-économique du voisinage a fait place à l'économie monétaire et à la valorisation de la famille nucléaire. Plus de la moitié des travailleurs sont attachés aux secteurs industriels reliés à « l'huile » (pétrole); les revenus sont supérieurs à la moyenne de l'état et le mode de vie très américanisé. On n'entend que très peu de musique cadjine. Pourtant, les gens sont Cadjins; et si on pénètre plus à fond dans certains secteurs moins publics de l'organisation sociale, on y retrouve des facteurs primordiaux de survie culturelle. Pour comprendre comment et pourquoi s'est produite cette dichotomisation de leur culture, il faut remonter au choix qui a suivi le contact brutal avec la société américaine et aux moyens que ces Cadjins, en tant que groupe culturel en danger d'acculturation, ont dû déployer pour survivre.

## LA QUESTION D'IDENTITÉ

Pendant longtemps, l'identité cadjine a été un stigmate dont on ne pouvait se relever qu'en devenant bilingue et en adhérant au mode de vie américain en déménageant « en ville », si possible<sup>7</sup>. L'appartenance au groupe cadjin a donc longtemps défini les rapports sociaux : la relation cadjin conservateur/cadjin bilingue/américain a souvent été exprimée dans un rapport d'inférieur à supérieur; mais une fois que les Cadjins ont pu se prouver à eux-mêmes, et aux Américains ensuite, qu'ils étaient capables de faire aussi bien qu'eux, la double identité a repris un autre sens. En effet, l'élite, puis le reste de la population, ont vite compris l'avantage de pouvoir jouer sur deux plans. Mais même si cette identité a été en partie déstigmatisée, c'est au prix d'un changement dans l'identité primordiale telle qu'elle était il y a 40 ans. Le statut qu'on exhibe aujourd'hui n'est basé qu'en partie sur les facteurs culturels pré-industriels. En effet, la prise d'identité pour un Cadjin implique qu'il connaisse bien les domaines du privé et du public, qu'il joue bien les rôles correspondants au *commercium* ou à la *commensalitas*; car ces choix fournissent la base pour l'attribution d'un statut. Conséquemment, les relations interethniques sont organisées en fonction de ce statut (H. Eidheim, *in* Barth, 1969, p. 39).

Même aujourd'hui, l'affirmation de l'identité cadjine se fait principalement dans les sphères du privé, par exemple dans le langage<sup>8</sup>. Mais on peut percevoir de plus en plus les effets de la déstigmatisation culturelle. Ainsi, après avoir développé des mécanismes



pour obtenir le membership à part entière à la société américaine, ils doivent maintenant développer d'autres techniques pour affirmer leur identité différenciée et apprendre à articuler un processus inverse de celui qu'ils avaient appris, et ceci, tout en respectant le « jeu des transactions » entre eux et les Américains. Ils doivent respecter leur allégeance à leur communauté et à leur groupe ethnique d'une part, mais aussi démontrer leur participation à la société américaine. Ainsi, lors d'un festival cadjin, on parle français entre amis mais toujours anglais au microphone, indépendamment du nombre d'anglophones présents. La cuisine cadjine est largement affichée, mais les « stands » et la commercialisation sont américains; les entrepreneurs préfèrent engager un Cadjin, mais ne doivent démontrer aucune discrimination envers les Américains. Il est parfaitement clair qu'ils sont Cadjins mais qu'ils jouent la « game » américaine, la non-différenciation à certains paliers de la société. La majorité des familles parlent encore français à la maison, au moins entre parents, et dans les réseaux d'amis. La *commensalitas* est encore cadjine, mais les institutions publiques (écoles, église, association, etc...) suivent les courants américains.

Pour bien comprendre la dynamique des frontières ethniques sur le bayou, il nous faut absolument les mettre en rapport avec les changements survenus dans l'infrastructure depuis le contact avec la société industrielle. À la suite de ce contact, ils ont été stigmatisés du fait de leur non-capacité à s'intégrer au nouveau système économique (pas de métier, sans instruction, pas un mot d'anglais)<sup>9</sup>. Mais assez rapidement, sur le bayou du moins, ils ont réussi à se tracer une voie nouvelle, ont créé des entreprises, se sont fait engager par les compagnies (de force au début), et ont, comme groupe, amélioré leur technologie de pêche. Ils ont commencé à allier directement ces succès à certaines caractéristiques ethniques (courage, habileté, ingéniosité, bilinguisme). À partir de ce moment, deux types de différenciation ont commencé à se développer :

1. Inter-ethnique. Envers les Américains, différenciant le rôle sociétal et le rôle communal (cadjin).
2. Intra-ethnique. La première marque de différenciation interne touche plutôt des secteurs occupationnels : la petite pêche marchande par rapport à la pêche industrielle. Cette différence a son importance puisque les petits pêcheurs sont plus quotidiennement liés aux valeurs, au mode de vie pré-industriels; le français est toujours leur langue d'usage. Ils ont moins cherché à s'intégrer et à s'adapter à la société américaine.

Un autre clivage, plus apparent, est celui du groupe indien. Plusieurs raisons nous font considérer ce clivage comme étant interne. Ces gens ont le même passé historique récent que les autres francophones du bayou, ont réussi la même adaptation au milieu et exercent la même exploitation des ressources, parlent le même langage. Leur enclavation s'est faite en contact avec les Cadjins du bayou en marge des saisons de piégeage et de pêche aux crevettes. Ils n'ont, par exemple, aucune difficulté d'adaptation quand ils vont demeurer dans le village incorporé, la plupart du temps après un séjour « en dehors » du bayou, le plus souvent à la Nouvelle-Orléans. L'ostracisme véritable venant des Cadjins n'a débuté réellement qu'avec l'industrialisation rapide quand on a ajouté, à la restriction géographique, l'empêchement à la participation économique. Les Cadjins semblent considérer les Indiens comme un sous-groupe économique et culturel de leur propre groupe; la preuve, lorsqu'on leur demande s'ils connaissent des Indiens, ils nous répondent souvent : « Mais y a pus (pas) d'Indiens icitte, ça dit que c'est des Indiens, mais c'est des Sabines, une qualité de mélange avec des Noirs et des Indiens, mais y sont pus Indiens ». (E.S., 1977). Et à la question : Est-ce que ce sont des Cadjins ? « Well, eusses (ils) parlent cadjin » ou « Mais oui, c'est tout des Cadjins et ça parle comme nous autres » (W.C., 1977). Les Sabines (terme péjoratif pour Indien, utilisé par les Cadjins blancs),

eux, se considèrent comme parfaitement Indiens : « On est Indiens, mais on parle le cadjin, même qu'on est plus purs qu'eux autres... » (Allusion au fait qu'ils doivent retracer leurs origines en archive et évaluer leur pourcentage de sang indien afin de prouver leur appartenance raciale, ce qui leur donne droit aux privilèges des minorités) (G.V., 1977). Cette affirmation nous vient d'une Indienne qui est en quelque sorte 'devenue Cadjine', après un séjour de quelques années dans un champs pétrolifère de l'Angleterre; dès son retour elle s'est réinstallée dans le village de Golden Meadow et non pas dans la communauté indienne, afin d'affirmer sa 'cadjinicité'. Mais depuis les lois anti-discriminatoires du début des années '60, elle cherche à réaffirmer son identité indienne. Fait à noter, les disparités phénotypiques et culturelles sont assez minces entre Cadjins et Indiens pour permettre aisément la transfusion des individus d'un groupe à l'autre.

La principale différence entre les Cadjins et les Sabines vient surtout de différents degrés d'intégration et de participation à la société globale et à l'infrastructure économique. Les Indiens ne détiennent aucun pouvoir sur les investissements et les développements environnants. Les Cadjins sont impliqués à presque tous les niveaux. Une perspective diachronique de l'évolution des identités culturelles au bayou Lafourche nous montre qu'il y a eu d'abord affaiblissement des identités des minorités suivi d'un renforcement de l'identité cadjine et d'un processus de différenciation de l'identité sabine. La période de contact avec les Américains laisse entrevoir que le processus d'assimilation était caractérisé par l'amalgamation des groupes cadjins et sables au groupe américain<sup>10</sup>. Mais tout de suite après la Seconde Guerre Mondiale, les Cadjins ont commencé à s'intégrer à certains niveaux importants de la production économique et à revaloriser leur identité culturelle. Le processus de prolifération était donc commencé puisque, plus tard, dans les années 60, les Sabines aussi ont pu se revaloriser grâce aux nouvelles politiques fédérales anti-ségrégationnistes. Mais cet affranchissement, étant de type juridico-légal, n'a toujours pas atteint le niveau économique.

Ainsi, à partir du processus d'assimilation des années trente, on a assisté à une redéfinition de l'identité culturelle cadjine en même temps qu'à l'installation d'un tout nouveau type de société au bayou Lafourche. Ce processus, pas plus que le développement économique, n'est terminé; il serait difficile de fixer *in vitro* cette identité ethnique. Mais nous pouvons voir avec plus de perspicacité comment les Cadjins « sélectionnent certains traits culturels et en font les critères primordiaux de l'affiliation à leur groupe ethnique » (Barth, 1969, p. 119). Ainsi, comme la langue française n'est plus partout langue d'usage, on peut insister sur la territorialité, la cuisine, l'appartenance historique (pauvreté, charité proverbiale, habileté, joie de vivre) comme étant des facteurs d'affinité.

## STRATÉGIES ETHNIQUES

Par la réussite de l'intégration au mode de production industriel, et l'acceptation du mode de vie en découlant, *la déstigmatisation de l'identité culturelle s'amorçait et les Cadjins, comme groupe, se devaient aussi de définir leurs frontières ethniques et les niveaux de la relation qu'ils auraient avec la société dominante.*

Nous avons déjà noté qu'un groupe ethnique se choisissait des critères d'affiliation en fonction de sa situation. Chez les Cadjins du bayou, ces traits se sont développés à mesure que se précisait leur rôle dans la société industrielle et américaine. Ce lien très étroit entre les changements culturels et l'industrialisation sera rendu plus évident si nous soulignons que toute l'élaboration des stratégies ethniques, la clarification de l'identité culturelle et la fluctuation des frontières ethniques en dépendent. Ainsi l'utilisation des trois niveaux sociologiques du *commercium*, de la *commensalitas* et du *connubium*, se précise puisque ce sont là les secteurs clefs du dynamisme et de la relation inter-ethnique. Les

Cadjins devront, selon le modèle de Francis, participer à la société dominante de façon directe dans le domaine du *commercium*, et indirecte aux niveaux de la *commensalitas* et du *connubium*.

Puisque c'est le domaine de participation le plus direct, prenons le secteur pétrolier à titre d'exemple du *connubium*. C'est là que les stratégies ethniques devraient apparaître le plus clairement. Le public et le privé devraient y être clairement définis. Les Cadjins ont dû faire le choix de ce qu'ils considéraient être Cadjins et non-stigmatisants. Ces traits choisis devaient impliquer *de facto* leur affiliation aux critères primordiaux de leur groupe ethnique, tout en leur permettant libre jeu sur le plan des contacts publics avec la société américaine<sup>11</sup>. Il sera sûrement intéressant d'analyser le rôle qu'a joué le secteur de la pêche en tant qu'élément conservateur dans cet effort de redéfinition de l'identité. En effet, les petits pêcheurs, en retenant énergiquement certains traits pré-industriels, créent une pression constante sur toute évolution de leur communauté.

Nous avons remarqué en effet que le groupe des *petits pêcheurs*, ceux qui ont des bateaux de bois de moins de 45 pieds, vont à la pêche pour des périodes de 2 à 5 jours dans les eaux intérieures, et travaillent avec leur épouse ou un fils; ils n'engagent pas, ils s'associent avec un proche parent. Pour vendre leurs crevettes, ils ne vont pas au plus offrant, mais à « leur » commerçant. Ces petits pêcheurs forment un sous-groupe à la remorque de leur communauté. Nous ne voulons pas ici insinuer qu'ils sont dépendants de leur communauté, mais plutôt, qu'au point de vue des innovations culturelles, ils ne font que constater les changements; ils ne les provoquent en aucun cas. Ceci est en partie dû à leur manque de contact avec cette société envahissante et à leur mode de vie lié aux saisons de pêche. Ils sont en mer près de la moitié de l'année, n'ont que peu ou pas d'éducation scolaire, près de la moitié sont encore unilingues français, leur vie à terre est taxée de conservatisme. Un promoteur industriel nous disait que « les petits pêcheurs veulent pas rien comprendre de l'affaire du développement, tout ça qui les intéresse c'est leur affaire à eusses » (I.M., 1978). « Les pêcheurs de chevrettes, c'est proche tout ça qui reste de Cadjins ici : on parle tout français, on est près de not' famille, on fait une bonne vie et on est indépendant comme des crapauds dessus la glace » (R.G., 1977). Dans le domaine de la relation directe de la société dominante avec le groupe cadjin, la citation qui suit, relatant l'histoire de l'arrivée et de l'installation des compagnies pétrolières à Lafourche, est exemplaire. Ceci est raconté par un industriel maritime cadjin, possédant maintenant une compagnie de transatlantiques et son propre chantier maritime.

« ... ça voulait travailler avec des étrangers; les compagnies d'huile, pour travailler sus eusses puits d'huile ça prenait l'étranger qu'avait de l'expérience parce que le Cadjin avait pas d'expérience; ça amenait un tas, joliment des difficultés que l'étranger travaillait et nous on pouvait pas aller travailler; et asteure c'est différent, les puits d'huile qu'est près d'ici, t'as plus que la moitié qu'est cadjin... Asteure, si t'as un bateau qu'une compagnie d'huile a besoin, ça va engager ton bateau, et le Cadjin y connaît courir un bateau, il sait qui faire avec le bateau, et c'est ça qu'eusses veut : Quelqu'un qui connaît courir un bateau et qui connaît l'ouvrage. Et (dans ça) le Cadjin a l'avantage : ça pris longtemps à montrer ça à les compagnies d'huile, mais asteure que ça connaît qui's que le Cadjin pouvait faire, y a pas de question asteure pour savoir qui va courir ton bateau comme pendant un temps : si c'est un Cadjin de Lafourche ou queq' place, y a pas de tracas, man ! (E.C., 1978).

Un deuxième industriel, lui aussi propriétaire d'une compagnie de bateaux, mais de « services aux puits » (supply boats), raconte :

« Quand les Texiens ont commencé à venir, ils voulaient faire les « Bulls », tout ce monde qu'a venu, les roughneck et tout; en dernier, les compagnies d'huile pouvaient plus avoir les bougs du Texas pour venir travailler ici, oh no !... On n'était pas des mauvais monde, mais il fallait pas

que le monde vient ici et se pousser; eusses parlaient anglais et nous pas. Ça se croyait meilleur : Eusses a vite 'find out'. » (W.C., 1977).

Des facteurs de stigmatisation de l'ethnicité cadjine, le plus important peut-être, est relaté dans cette citation :

« ... c'est comme le système d'école : Quand ça a arrivé on allait à l'école et les maîtresses ça venait de queq' place d'autre et ça voulait pas qu'on parle français. Alors ça ça a tué la langue française dret là; en d'autres mots, c'était tout anglais et ça voulait pas que tu parles français du tout, ni dans la classe ni dehors. » (D.B., 1977).

Donc, les deux secteurs qui se sont manifestés le plus directement au groupe cadjin, l'industrialisation et l'éducation publique, sont aussi ceux qui ont le plus stigmatisé leur identité culturelle. Mais même si le groupe cadjin était attaqué dans son organisation sociale par un groupe plus fort, il n'y avait aucune conscience ethnique assez forte ni assez organisée pour contrer cette intrusion; d'autant plus que l'érosion était entreprise sur plusieurs fronts et affectait plusieurs secteurs de l'organisation sociale : socialisation (éducation), mode de vie (industrialisation), valeurs fondamentales (religion amenée par les étrangers, économie de salariat, famille nucléaire, etc.). L'anéantissement des frontières ethniques était presque total, sauf pour les petits pêcheurs (surtout causé par le type d'occupation).

C'est à ce moment que des individus, essayant de tirer quelque avantage de cette situation de contact, et voyant en même temps leurs possibilités d'intégration dans le mode de production industriel, commencèrent à y entrer, de force quelquefois. Aujourd'hui, la presque totalité de la vie économique du bayou Lafourche est contrôlée par leurs propres intérêts. Ils possèdent leurs banques, leurs chantiers maritimes et les compagnies de service maritime (bateaux et autres); la plupart des commerces leur appartiennent (sauf quelques chaînes nationales). Quand une compagnie multinationale d'exploitation de pétrole ou de gaz vient s'installer, elle amène avec elle une technologie de pointe et des investissements de fond; pour le reste elle fait affaire avec les Cadjins. Pour les Cadjins, le système d'éducation publique sert de plus en plus à atteindre les autres niveaux de contrôle (politique et technique). Les Cadjins aiment rattacher à leur appartenance ethnique leur réussite industrielle et financière, et ainsi revaloriser leur identité culturelle en arrachant la stigmatisation qui les entachait, depuis les débuts du contact. L'autonomie cadjine sur le bayou Lafourche est réelle, du moins sur le plan matériel (relativement au contexte américain), mais du point de vue culturel, la réussite n'est pas assurée.

En effet, les « Fourchus » (nom donné par les gens de Terrebonne Parish aux gens de Lafourche) se sont rapidement rendus compte que leur communauté se développait et s'industrialisait et qu'eux-mêmes participaient à ce développement. Mais ils découvrirent en même temps que ce qu'ils avaient connu de leur mode de vie et de leur culture entraient dans une phase de décadence. Le mode de vie était irrémédiablement changé et ils n'y reviendraient pas. D'ailleurs la plupart admettent ne pas regretter le « bon vieux temps ».

« T'avais pas de l'air conditioned, pas de télévision, pas d'automobile. Nous autres on restait à Leeville et fallait qu'on va en bateau. On restait dans un camp avec juste une chambre, t'avais un ou deux lits là, un poêle à Coal Oil pour cuire, une cheminée faite avec de la mousse et de la terre, pas de grillage sus les portes et les fenêtres, le soir on rentrait et on barrait ça, t'avais pas d'air qui rentrait et on se plaignait pas de la chaleur. » (D.B., 1977).

Pour que cette culture se perpétue pendant plus de 40 ans de changements et d'industrialisation, il a fallu que certains éléments demeurent vivants et dynamiques. Nous arrivons ainsi au niveau de la *commensalitas*. Pendant que d'un côté les entrepreneurs

cadjins négociaient avec les multinationales du pétrole, de l'autre côté, ils s'entraidaient, organisaient des soupers d'amis, se prêtaient de l'argent et se conseillaient. La relation avec les compagnies de pétrole prenait un aspect officiel, tandis qu'entre Cadjins la parole suffisait :

« C'est du drôle de monde les Cadjins. Un Cadjin va te dire de quoi, même si c'est sus le téléphone, et c'est ça que c'est (ce sera ce qu'il t'a dit); on n'a pas besoin de contrat. Un Cadjin va se fier à ce que l'autre boug' dit. C'est après venir asteure que deux Cadjins entre eusses y a pas de tracas là-dedans, mais pas avec un étranger. C'est pour ça que les Cadjins sont après venir à faire des contrats. » (E.C., 1978)

Mais en plus de l'action des courtiers (brokers) et des entrepreneurs qui apprennent à se retirer dans leur groupe culturel pour y trouver appui, il y a tout un groupe, les pêcheurs côtiers, qui organise sa survie différemment : ceux-ci, une fois la transaction commerciale des crevettes effectuées, s'efforcent de garder aussi intacts que possible leur mode de vie et leur allégeance culturelle. Là, beaucoup plus qu'ailleurs, le voisinage familial est important et homogène. Le français est langue d'usage; les coutumes sont préservées.

La *commensalitas* s'élabore aussi dans d'autres domaines de la vie sociale de la communauté, démontrant son attachement à son caractère original et à sa vie culturelle. Par exemple, même si la musique cadjine française a été depuis longtemps remplacée par la radio, les juke box, les orchestres de l'extérieur, puis la télévision, tous les matins le poste de radio local KLEB, « met sus l'air » une émission de deux heures de musique exclusivement française avec messages et annonces destinés aux francophones. On y annonce les anniversaires, on y fait des messages aux pêcheurs et aux autres groupes de la communauté. Les nombreux festivals et foires qu'on organise sur le bayou le sont *par* et *pour* des Cadjins : le grand étalage d'argent qu'on y remarque sert strictement à recueillir des fonds pour les besoins de la communauté et permet à la plupart des « Fourchus » d'avoir « un bon temps » et de rencontrer leurs amis. Une énorme masse monétaire fournie par les riches industriels retourne à la communauté. Tous ces festivals ont des comités organisateurs composés exclusivement de Cadjins; on fait l'officiel en anglais, mais les gens parlent français entre eux. Les décisions concernant les foires se prennent souvent autour d'une table garnie de crabes bouillis ou d'un « jambalaya de chevrettes ». Un bar cadjin de l'endroit ouvre tous les matins à 4 heures pour permettre aux travailleurs et pêcheurs d'entendre les nouvelles fraîches et de prendre un café avant la journée. Dans une famille que nous connaissons, les enfants et gendres du père viennent tous les matins prendre un café à la maison paternelle et se communiquent les informations avant la journée de travail.

Du côté du *connubium*, nous notons au bayou un système qui ressemble fort à une endogamie culturelle. En fait, c'est plus que cela : en très grande majorité, les Fourchus marient des Fourchus. On nous a même rapporté qu'un mariage avec un étranger était hasardeux :

« Un Cadjin qui marie un pas Cadjin ça ressemble d'être plein plus dur à faire travailler (réussir). Eusses vit pas pareil et c'est pas la même chose, ça mange pas pareil. » (R.G., 1977)

Mais le mariage intra-ethnique n'est sûrement pas une garantie, puisque le taux de divorce est très élevé en général. À la différence de l'autre époque, les rencontres des futurs époux ne se font plus dans les bals ou les églises, mais à l'école. Mais le lieu n'est quand même pas trop hétéroclite, puisque l'école secondaire accueille des enfants de parents cadjins à plus de 90%. La cérémonie du mariage elle-même est toujours religieuse ou presque, et la noce demeure cadjine, c'est-à-dire soit dans la cour de la maison d'un des parents, avec orchestre, plats froids et une pirogue remplie de bouteilles de

bière, soit dans une salle avec orchestre, assez de nourriture pour une foule, préparée par des parents des mariés, et assez de convives pour fonder un nouveau village<sup>12</sup>. La fête se continue dans les maisons après la veillée, avec les proches parents et quelques amis. La socialisation pré-scolaire des enfants est faite en grande partie par les grands-parents qui se chargent d'initier les « petits » à des bribes du langage cadjin, à leur cuisine et à leur mode de vie.

## LA RENAISSANCE CULTURELLE ET LE BAYOU LAFOURCHE

Le projet de recherche dont cette étude fait partie s'appuie sur la prémisse qu'il y a en Louisiane un mouvement de renaissance culturelle, présent et ressenti internationalement autant que de façon interne. Afin de donner un bref aperçu de ce qu'est l'histoire de cette renaissance, disons qu'avant les années 60, le groupe francophone du sud de la Louisiane vivait dans une ère de honte. Leur identité avait été tellement stigmatisée et leur culture tellement érodée par l'industrialisation, l'idéologie de la société dominante (américaine), l'instruction publique, les mass média, que les Cadjins disparaissaient lentement, comme groupe distinct, dans le creuset américain. Le déblocage culturel des années 60 amena les folkloristes et d'autres spécialistes de l'exotisme culturel, à s'intéresser au groupe cadjin et à certains de leurs traits culturels. Cela commença surtout par la musique, suivie des manifestations culturelles entourant la cuisine et les coutumes ancestrales. Les Cadjins apparurent sur la carte nationale en tant que groupe singulier. L'intérêt se développant au niveau national et international donna naissance entre autre à CODOFIL, organisme qui opère la gérance de l'enseignement du français et de certaines autres activités « ethniques » telles que l'organisation de « festivals de musique acadienne », fêtes commémoratives, etc.

CODOFIL devient rapidement le centre névralgique de cette renaissance en canalisant toutes les ressources dynamiques régionales, nationales et internationales du fait français. Ainsi, activé par des ficelles politiques et des décisions administratives, cet organisme devient bientôt le seul représentant officiel de la Renaissance et en guide l'orientation. L'action principale de cet organisme a été d'instaurer et de réorganiser totalement l'enseignement du français dans certaines paroisses francophones et de créer des liens internationaux basés sur la communauté linguistique des pays coopérants. CODOFIL, avec l'aide des enseignants venus des pays coopérants (France, Belgique, Québec), enseigne uniquement le français purifié, ou français standard, et organise des voyages d'échange culturel basés sur la communauté culturelle. L'influence de cet organisme a été aussi de concentrer et d'organiser la renaissance culturelle dite populaire et de déstigmatiser en partie l'identité culturelle cadjine. Nous disons bien en partie car, géographiquement, l'action de CODOFIL est surtout présente dans les paroisses entourant Lafayette et a tendance à négliger celles les plus éloignées. Également, le fait de ne pas vouloir reconnaître ni enseigner le dialecte cadjin dans les écoles a plus ou moins perpétué l'idée que le cadjin était quelque chose de « pas pareil », d'inférieur. Cette conception élitiste de l'organisme (français pur, relations internationales) a empêché, jusqu'à un certain point, la population de se sentir vraiment et directement concernée par le mouvement qui est vu comme manipulé d'en haut.

Pour ce qui est de la paroisse Lafourche, notons qu'elle est située à l'extrémité du triangle de l'Acadiana à partir duquel travaille CODOFIL. La paroisse en général, et surtout le « bas du bayou », se désintéresse de l'action de CODOFIL, pour plusieurs raisons :

1. Les gens du bayou n'ont pas eu besoin d'un organisme pour déstigmatiser leur identité. Ils l'ont fait à travers leur participation au système économique et ont mieux réussi

que CODOFIL. Quand celui-ci est arrivé, il n'est venu que confirmer et accentuer ce qui était déjà commencé;

2. CODOFIL a quitté le « bas du bayou » (au moins ses enseignants) en 1976, mais on y enseigne toujours le français<sup>13</sup>. On y enseigne officiellement le français standard malgré l'opinion très mitigée de la population sur le choix entre le français cajun et standard. Au bayou on a adopté un genre de solution de compromis, en ce sens que ce sont des « autochtones » qui enseignent le français et qu'il leur est donc plus loisible de « glisser » un peu de cajun dans leur cours. Les cours donnés par CODOFIL le sont par des étrangers. Et les gens ont bien vu la faillite de la refrancisation des jeunes par l'école en général et par CODOFIL en particulier : « Un enfant qui sort de l'école asteure parle aussi bien français qu'une vache espagnole » (R.G., 1978). Des promoteurs locaux essaient maintenant d'obtenir l'enseignement d'un français plus proche du cajun en s'appuyant sur des lois fédérales. Mais il y a peu de chances de réussite, car CODOFIL a une bonne emprise officielle.
3. Cet aspect du problème est local et plus complexe. Dans la paroisse Lafourche, les gens divisent le territoire en deux régions et s'identifient à l'une ou l'autre : Thibodaux et le « bas du bayou ». Thibodaux est le centre urbain, politique et commercial. Le « bas du bayou » circonscrit les quatre villages pour lesquels les habitants manifestent un sentiment d'appartenance. Très densément peuplées, et de peuplement presque homogène, les communautés de pêcheurs se sont industrialisées très rapidement avec le pétrole : chantiers maritimes, compagnies maritimes, pêche industrielle de la crevette, forage pétrolier, etc. Le problème évident est celui des élites<sup>14</sup>. À Thibodaux, il s'agit d'une élite politique et intellectuelle (université, chef-lieu); dans le « bas du bayou », c'est une élite économique née de l'industrialisation (pétrole) et des pêcheries. Ce qui reste de CODOFIL dans la paroisse Lafourche est entièrement situé à Thibodaux et encadre des programmes d'échanges culturels ou de « sociétés historiques ». On assiste donc à une renaissance du type qu'on retrouve à Lafayette où est centré CODOFIL. En bas du bayou, l'élite économique étant beaucoup plus pragmatique et peu axée sur l'intellectualisme, le mouvement de revitalisation de la culture est plus diffus et plus difficile à circonscrire que lorsqu'il est centré sur une organisation officielle. Par contre la culture cajunne est plus vivante là, plus présente dans la vie quotidienne que dans certains autres endroits où CODOFIL est très actif. Il nous apparaît pour le moment que la seule participation active des gens du bayou à l'organisme officiel se fait au niveau des échanges culturels internationaux, entre autres parce qu'il leur est très facile de le faire économiquement et que localement ils en tirent un grand prestige.

Les Cajuns du bas du bayou n'ont pas eu besoin d'un mouvement centralisé et organisateur pour déstigmatiser leur identité. Ainsi, s'il y a présentement un mouvement, il semble qu'il faille plutôt l'appeler une orientation de la conscience populaire ou de l'esprit de communauté, une volonté diffuse de conserver une part de leur héritage culturel. Comme ce sont eux qui ont décidé en grande partie du degré et du type d'intégration à la société globale, il semble qu'ils veulent aussi décider de ce qu'il est avantageux de garder vivant et de ce qu'il serait mieux d'oublier. Ils paraissent garder à l'esprit que l'accentuation trop prononcée de certains traits culturels pourrait nuire à ce jeu de transactions qu'ils jouent avec la société américaine. Mais le problème subsiste. Que cette renaissance ne soit pas organisée présente certains risques, entre autres celui de la perte de l'essentiel de leurs particularités culturelles. Ce qu'on valorise ethniquement au point de vue local, s'entremêle trop aisément avec les principes de commercialisation et de rentabilité économique immédiate, qui sont américains de valeur et de style. Par exemple, lors du « festival des Cajuns » de Galliano au bayou, l'anglais est la langue publique, on n'engage

plus d'orchestre cajin, on vend les produits locaux à gros prix (crevettes, crabes, huîtres) et on encante toute la fin de semaine pour des dizaines de milliers de dollars. Par contre, on fait un dîner cajin, un concours de vêtements cajin, un concours de danse, et tout le travail est fourni bénévolement. Mais ces quelques éléments ethniques sont tellement étouffés dans une production et une allure américaines que pour le non-initié il sera très difficile de remarquer le caractère ethnique de ce festival.

De telles manifestations font douter qu'il y ait un mouvement de renaissance dans cette région. Même si les buts des festivals cajins sont louables (amasser de l'argent pour les besoins sociaux locaux), nous doutons qu'il y ait là motif suffisant pour abandonner la valeur première qui sous-tendait la tenue de ces festivals : faire revivre le passé par la musique, la rencontre de toute la communauté, le mode de vie basé sur la jovialité rudimentaire, la langue, etc. Le sentiment de cohésion qui animait de telles manifestations au début a fait place à un désir, ou pire à une obligation, de participer économiquement au mieux-être matériel de la communauté. Un journaliste, impliqué dans l'organisation du festival, à qui nous affirmions qu'il n'y avait plus grand chose de cajin dans cette manifestation, même plus d'orchestre de musique traditionnelle, et que c'était là une raison de la désertion et du désengagement de la population, répondit que c'était la vérité : « Faudrait qu'on ferait de quoi pour que ça soye plus cajin » (P.C. 1978). Mais est-il possible que les gens du bayou trouvent assez de ressourcement pour vouloir renverser le courant des valeurs et du mode de vie américain qui s'infiltrèrent en eux. Localement, ils n'ont aucun organisme de promotion culturelle pouvant prendre en main une vraie renaissance ethnique. Si nous parlons surtout des festivals, c'est qu'il s'agit d'un parfait exemple du laisser-aller qui pourrait nuire bien plus que les politiques d'assimilation des gouvernements américains. Si les Cajins ont déstigmatisé leur identité, il n'en reste pas moins que le grand bien-être matériel, l'industrialisation rapide et le changement de valeurs qui les accompagnent leur fassent oublier le pourquoi de la déstigmatisation entreprise.

CODOFIL ne peut pratiquement pas prendre racine au bayou Lafourche, parce que si un mouvement réel de renaissance devait y prendre naissance, il faudrait qu'il soit obligé localement et orienté selon les données locales du problème. C'est ici que le problème des élites resurgit car, pour une élite économique, les buts premiers sont la rentabilité et l'efficacité. Une grande partie de la population ne souscrit pas à cette idéologie et aimerait plutôt voir se tempérer les changements de valeurs. Elle aimerait que le développement futur se fasse plus en accord avec leurs traits ethniques. S'il reste une chance en ce sens, il faut regarder vers les petits pêcheurs qui ont encore de la difficulté à s'intégrer à leur « nouvelle » communauté, et du côté des jeunes dont certains prennent conscience des valeurs culturelles par les voyages ou l'université, et qui pourraient bien essayer de revitaliser leur appartenance ethnique et animer une certaine conscientisation. Il s'agit bien d'une certaine renaissance, car il faudrait qu'un tel mouvement soit adapté au niveau économique et au type de développement de la communauté. Il faudrait aussi qu'elle s'aménage dans les cadres de leur intégration à la société américaine.

## CONCLUSION

La première question que quelqu'un se pose en arrivant au sud du bayou Lafourche est sans doute : « Comment un tel endroit, qui semble peu peuplé et si excentrique, peut-il être si développé ? » En effet, on y remarque un grand nombre de commerces, banques, compagnies de toutes sortes qui forment façade sur la seule route, en même temps rue principale de Canal Yankee. Quand on connaît un peu plus ce qui s'y passe, on se demande, peut-être encore plus perplexe, comment une culture autre que la culture américaine peut y survivre ?



En fait, le type de développement amorcé, et la manière dont les Cadjins en profitent et s'en accommodent, ne garantissent pas cette survivance culturelle pour longtemps encore. Même s'il est extrêmement heureux que le développement profite enfin à une minorité qui en ferait autrement les frais, il reste qu'une culture originale risque de décliner et même de disparaître si rien n'est entrepris. La génération des jeunes ne se soucie guère de certains traits importants de conscience ethnique, tels le langage et la musique, et les individus en général semblent peu intéressés à se défendre de l'assimilation douce qui les menace. En effet, à travers un train de vie trépidant et les facilités de la consommation à outrance, pourquoi se soucier de culture ?

Pour le moment, il nous apparaît qu'il se cache, derrière les apparences industrielles et l'*American Way of Life*, une vie discrètement masquée et visible seulement aux « initiés » : la langue cadjine, les soupers d'amis, l'adaptation et l'exploitation du milieu, l'appartenance historique, la religion catholique, la vie de famille, les réseaux instrumentaux intra-ethniques, une certaine joie de vivre et les nombreux « bon temps » qui la caractérisent. Si ces particularités subsistent toujours, il est possible qu'elles soient dues à la soif énorme qu'a le Cadjin d'utiliser à son maximum toutes les ressources et toutes les occasions qui lui sont offertes, pour en tirer avantage. C'est ainsi qu'en reprenant les trois niveaux d'analyse utilisés dans cet article, nous pouvons comprendre comment ils ont pu s'intégrer et profiter de l'invasion industrielle sur le plan matériel, tout en utilisant les profits retirés de cette alliance pour mieux profiter à leur culture (festoyer, relations avec les amis, festivals très ostentatoires, valorisation de la différence). On peut voir ici le lien dynamique qui relie le *commercium* et les deux autres niveaux de la *commensalitas* et du *connubium*. On peut même aller jusqu'à suggérer que si cette alliance avec la société dominante (*commercium*) ne servait qu'à réussir à garder les jeunes dans leur communauté, elle serait souhaitable. C'est ce qui se produit quand on est effrayé par la venue du superport pétrolier mais qu'on endosse quand même le projet<sup>15</sup>. Mais en même temps, cette interdépendance des deux cultures, le type d'interrelation qui s'effectue entre le public et le privé, semble avoir amené ce groupe au bord de la non-différenciation. Il est possible que cette intégration matérielle et l'acceptation trop enthousiaste et trop peu critique de cet *American Way of Life* pousse l'individu moyen à ne plus pouvoir articuler sa différenciation.

L'absence presque totale de CODOFIL en « bas du bayou », l'absence ressentie d'un mouvement sensibilisateur et organisateur peuvent bien accentuer le désintéressement face à la « chose culturelle ». Car, il semble logique que plus le développement et plus les valeurs typiquement américaines (individualisme, rentabilité, uniformité) vont prendre de la place, moins l'importance de la vie et des valeurs intra-groupe sera perçue. Ce qui s'est produit dans le cas des fêtes et foires communautaires, c'est-à-dire l'abandon de la cadjinité comme centre d'intérêt, au profit de la commercialisation et de la rentabilité, peut bien se produire dans d'autres domaines. En effet, quand on demande à quelqu'un pourquoi il aimerait que le français soit conservé dans l'instruction des enfants, il répond la plupart du temps que c'est parce qu'un individu a plus de chances, d'opportunités de travail et de voyage, s'il parle deux langues. C'est donc même là l'instrumentalisation ou la langue rentabilisée. Ils sont trop rares ceux qui répondent : « Parce que c'est not' langage à nous autres, c'est comme ça qu'on a été élevé » (entrevue, été 1977).

Dans le réveil de la population à l'égard de leur survivance culturelle, une hypothèse paraît plausible : la tendance élitiste toujours plus grande de la population qui fait que la langue et certains autres traits comme la cuisine peuvent devenir objets de valorisation instrumentale, mais ethnique. Cette tendance peut permettre la canalisation de certaines énergies centripètes et du fait, la naissance d'une certaine conscientisation. De plus, un segment de la population, que nous avons à peine effleuré dans cet article, les petits pêcheurs, de par leur tendance conservatrice et même puriste, pourrait servir de miroir ou

de cadre de référence à un tel mouvement qui deviendrait alors, pour la communauté, un point de ralliement.

La pierre angulaire de cette hypothèse est bien sûr que la jeunesse, qui est très active à cet endroit, se décide à prendre positivement la relève de la survie culturelle. Pour le moment elle est intéressée autant que ses aînés à matérialiser sa condition économique et sociale. Mais plusieurs jeunes sont passés et passeront dans les universités et cette instruction supérieure permet à certains de faire des prises de conscience qui pourraient s'avérer des outils sérieux de mobilisation, si jamais un revirement de l'idéologie culturelle se produisait. Il n'existe pas d'irréversibilité, malgré les apparences, car il semble bien que ce qui se produit actuellement soit le résultat du choc technologique et culturel. Il se pourrait donc que, une fois la surprise passée et la désorganisation surmontée, on voit poindre un réel mouvement de renaissance qui soit plus qu'une simple réaction conservatrice. Dans la structure sociale du bayou, deux niveaux sont clairement définis : le *commercium* et le *connubium*. Il nous apparaît donc que c'est au niveau de la *commensalitas* que se jouera l'avenir de cette communauté francophone. Avec l'acquisition de la stabilité économique, c'est le mode de vie qui change et le mode de vie est plus ou moins le domaine de la *commensalitas*. Plusieurs secteurs sont déjà passablement touchés : la vie de famille, les échanges communautaires, la langue, la nutrition, la religion, les associations volontaires, la musique. Ces secteurs, quoique passablement touchés, ne sont nullement irrécupérables. La situation est critique mais pas au stade terminal. Pourtant, si très bientôt un mouvement organisé de réveil et de conscientisation ne fait pas surface pour revitaliser ces aspects de la vie sociale intra-ethnique, il se peut bien que d'ici la prochaine génération le mot cadjin soit classé sous la rubrique folklore !

#### NOTES

<sup>1</sup> *Paroisse* : équivalent du comté canadien ou américain.

<sup>2</sup> *Bayou* : canal peu profond, avec un faible débit d'eau, qui serpente dans les prairies marécageuses du sud de la Louisiane.

<sup>3</sup> *Bas-du-Bayou* : expression locale. Désigne le territoire de peuplement ininterrompu d'environ 20 km, de Larose à Golden Meadow. Exprime aussi le sens de communauté sociale : « le monde du bas du bayou ».

<sup>4</sup> Voir Annexe.

<sup>5</sup> Au début du siècle, des Yankees du Nord étaient venus à Golden Meadow pour cultiver du riz dans les savanes. Ils durent draguer un canal pour permettre l'accès maritime à leurs terres. Ces Américains sont arrivés au temps de la floraison des boutons-d'or et ont surnommé l'endroit : Golden Meadow. Les Cadjins qui venaient toujours plus nombreux s'y installer le surnommèrent Canal Yankee. Pour les vieux, c'est toujours Canal Yankee. La rizière n'a jamais vu le jour.

<sup>6</sup> Quelques citations des informateurs reflétant l'effet stigmatisant du « contact » :

« Dès que j'ai commencé l'école, j' parlais pas un mot d'anglais, et là la maîtresse me battait parce que je parlais français; les maîtresses c'était pas du monde du bayou ». (R.G., 1977)

« Ya plein du monde ici qui s'a battu avec les Texiens : Eusses allaient dans les bars et places de danses et ça faisait du train et ça prenait les filles. Ça nous prenait pour moins qu'eusses parce que ça avait les bonnes jobs et que ça parlait anglais ». (V.J., 1977)

« Là ça s'a mis à ouvrir des places de danses partout et y avait des bals tous les soirs, so il fallait que ça engage des bands qui jouaient d'autre musique (que la musique cadjine). J'dirais à peu près en 32 ou 33, y a commencé à avoir le boum (pour le pétrole); avant ça le monde icitte c'était du monde tranquille, ça se mettait ensemble dans les maisons..., t'avais pas de télévision. (La Crise)... Ça nous a pas affecté beaucoup, on n'avait pas d'automobile, on avait un bateau, mon père piégeait et pêchait; alors on a jamais pâti, pour dire ». (D.S., 1977)

« Dans ce temps là avec une piastre t'avais ça que tu voulais, mais t'avais pas c'te piastre là... » (C.P., 1977)

<sup>7</sup> « En ville », c'est-à-dire à la Nouvelle-Orléans, surtout sur le Westbank, (rive-ouest) là où sont les chantiers maritimes.

<sup>8</sup> Voir Annexe.

<sup>9</sup> Stigmatiser : « Noter d'infamie, condamner définitivement et ignominieusement » (dictionnaire Robert). « Blesser d'une manière dure et publique. Ce dit d'un homme qui vient d'essuyer en public un déshonneur. Un stigmate flétrissait, une note d'infamie » (dictionnaire Littré).

<sup>10</sup> Horowitz, 1975, pp. 115-116. L'auteur remarque qu'en période de contact entre minorités ethniques et sociétés dominantes, les frontières ethniques et identités culturelles deviennent fluctuantes selon le statut des groupes concernés. Ces frontières peuvent devenir faibles au point de laisser libre cours à l'amalgamation des groupes dits inférieurs par la société dominante. D'autre part, si la valorisation de l'identité change on assiste à la différenciation des identités culturelles et possiblement à la prolifération des groupes.

<sup>11</sup> Il s'agit ici bien sûr de choix implicites ou inconscients; il s'agit de ne pas contredire ses allégeances ethniques par des activités sociales ou occupationnelles. Par exemple, les « brokers » (courtiers, intermédiaires ethniques), tels les gros entrepreneurs maritimes doivent faire converger leurs intérêts avec ceux du groupe ethnique, au moins superficiellement. Leur vie sociale se limite souvent au voisinage encore fort et structuré, et à leur cercle de travail (autres pêcheurs). Ils vivent en accord avec des valeurs plus traditionnelles que progressives : famille, religion, langue française, travail manuel, bonne vie (honnête), etc. Les arrangements de leur communauté avec la société américaine les satisfont rarement : « On n'a jamais été à l'école et on fait une bonne vie, toutes ces industries, ça amène juste des étrangers et du tracas, mais ça donne de l'ouvrage aux jeunes ».

<sup>12</sup> Au moins pour ce qui est du premier mariage.

<sup>13</sup> Nous ne disons pas *en* français mais bien *le* français : une ou deux heures par semaine.

<sup>14</sup> Au sujet de la perception des élites, en « bas du bayou » il y a dichotomisation : celles de Thibodaux étant vues comme les politiciens, des « offices » de gouvernements, et les « locaux » qui font partie intégrante de la « communauté », « du monde d'icitte » qui reconnaissent leur monde même quand ils sont riches et puissants. Les dons, lors des festivals communautaires, « en font preuve »...

<sup>15</sup> Un plan de superport pour le déchargement du pétrole en mer a été accepté par les gouvernements fédéraux, de l'état, les promoteurs locaux et un consortium de sept compagnies pétrolières américaines.

## ANNEXE

### LES NOIRS ET LES INDIENS

Nous ne donnerons ici que certains renseignements factuels qui aideront à mieux situer les Noirs et les Indiens par rapport au reste de la population du bayou Lafourche.

*Les Noirs.* Ils vivent au nord de Larose, sauf quelques-uns à Larose même, dans quelques voisinages identifiés. La grande majorité se trouve à Thibodaux. Ils ne viennent en « bas du bayou » que pour travailler (services, construction, huîtres) et ressortent toujours du territoire en dehors des heures d'affaire. Ils sont en majorité anglophones et en mauvaise relation avec les Blancs. Ils n'occupent que les emplois de subalternes et mal payés. Pour les Cadjins blancs, le Noir fait un peu figure de « Bonhomme Sept Heures » pour les plus vieux, et les femmes en ont une peur morbide.

*Les Indiens.* Sauf quelques-uns éparpillés sur le territoire, la plupart (environ 900) vivent dans une communauté identifiée et circonscrite au sud de Canal Yankee. « En bas de la corporation » (ou Indian Settlement), est le quartier mal famé de la place : terrain bas et humide, mal protégé des marées, maisons délabrées, déchets empiilés, surpopulation des habitations. Ils sont tous francophones, beaucoup d'enfants le sont aussi. Leur vie sociale se déroule en marge de celle des Cadjins et leurs activités ont lieu dans leur communauté ou en ville, là où ils ne seront pas étiquetés automatiquement. Les Cadjins les dénomment « Sabines », terme préjudiciable faisant référence à leur « sang mêlé » et à leur culture de pauvreté. Les Cadjins ne reconnaissent pas aux Sabines leur statut d'Indien : « Asteure ça veut qu'on les appelle des Indiens, mais c'est des Sabines », est une remarque fréquemment entendue.

### LES CAS DU FRANÇAIS À LAFOURCHE

Le cas du français parlé à Lafourche illustre très bien cette démarcation qui existe entre le privé et le public, l'ethnique et le non-ethnique; ceci exprime aussi le type d'intégration qu'ont accepté les Cadjins afin de ne pas disparaître après le contact. C'est aussi un bon exemple de ce « jeu de transactions » qui a été mis en place pour établir la relation mais aussi la différenciation entre les deux groupes.

*Aux foires et festivals locaux.* Tout le langage public est anglais : l'encan, les annonces, la publicité. Au « Cajun Festival », il n'y a rien de francophone. « Le Cajun Festival, c'est plus un festival de Cadjin, y a pus de Cadjins qui va là. Tu les a déjà entendu parler en français ou des affaires de cadjins, toi ? » (R.G. 1978). Pourtant, si on se promène dans l'assistance, on entend autant le français que l'anglais, et tout le monde a été capable de parler français avec nous. Les petits groupes d'amis (surtout, il nous semble, occupationnels) parlent tous en français entre eux à moins qu'il y ait un non-cadjin avec eux.

*Dans les associations.* Quand nous demandons dans quelle langue se font les réunions : « Well, le meeting est en anglais, mais dès qu'on est avec des Cadjins on parle en français. Non j'vas pas parler à un Cadjin en anglais, si c'est un Cadjin on va parler français » (V.T. 1977).

*À la pêche.* « Sus les bateaux, dans l'affaire de pêche, tout l'affaire est toujours en français. Ya juste nous autres, les trôleurs (trawlers), qu'est des vrais Cadjins » (R.G. 1977). « Tu vois comme ça les Floridines et les Texiens peut pas nous comprendre » (E.E. 1977). Et la plupart du temps, les contacts avec la base (terre) ou avec les acheteurs de crevettes, pour les gros bateaux, se font par les femmes et en anglais.

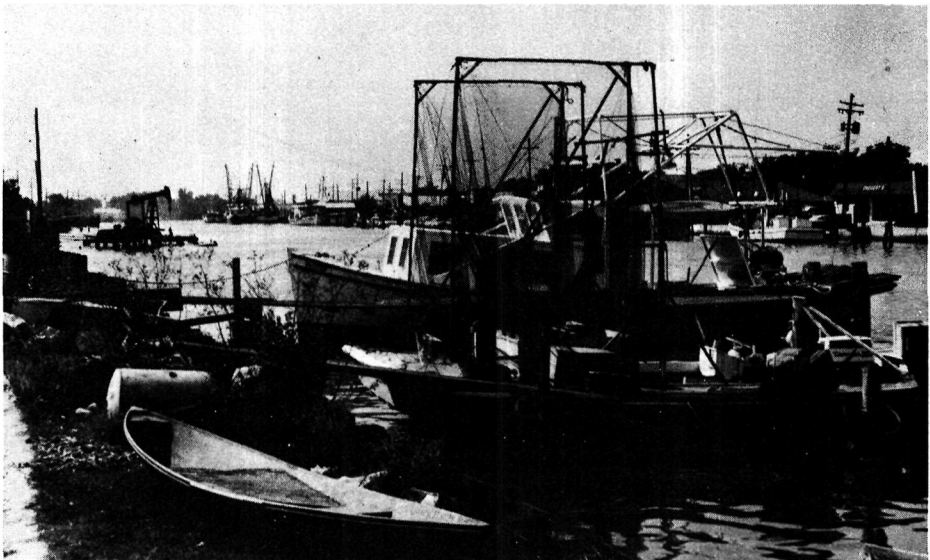
*Commerce et publicité.* Dans les supermarchés nous voyons souvent deux ou trois femmes parler en français entre elles (mère-fille, amies) et au comptoir, elles parlent anglais à la caissière (qui est plutôt jeune). Dans les banques et le bureau de poste, on parle peu en français, sauf par nécessité.

À l'émission radiophonique française le matin, la plupart des annonces publicitaires vont se faire en anglais. La musique est française (importée de Lafayette), les annonces pour les trôleurs (trawler francisé) en français, même celles provenant de la Nouvelle-Orléans, les nouvelles et la température (vitesse et direction du vent, pression) en français. Les annonces sociales sont également en français.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BARTH, Fredrick, éd. (1969) *Ethnic Groups and Boundaries*. Boston, Little, Brown & Co.
- EIDHEIM, Harold (1969) When Ethnic Identity is a Social Stigma, *Ethnic Groups and Boundaries*, in F. Barth (ed.), Boston, Little Brown & Co.
- FRANCIS, E.K. (1976) *Inter-ethnic Relations: An Essay in Sociological Theory*. New York, Elsevier Publishing.
- GLAZER, N. and MOYNIHAN D.P. (1975) *Ethnicity: Theory and Experience*, Cambridge, Harvard University Press.
- GOLD, G.L. (1977) *The French Movement in Louisiana*. Article non-publié présenté au congrès annuel de l'American Anthropological Association, Houston, Texas.
- HOROWITZ, DONALD L. (1975) Ethnic Identity, in K. Glazer et D. Moynihan eds. *Ethnicity: Theory and Experience*, Cambridge, Harvard University Press.
- MUMPHREY, A.J. et WAGNER, F.W. (1976) *The Impact of Outer Continental Shelf Development on Lafourche Parish*. Urban Studies Institute, University of New Orleans.
- NAGATA J. (1976) The Status of Ethnicity and Ethnicity of Status. *International Journal of Comparative Sociology*, XVII(3-4).
- U.S. CENSUS OF POPULATION (1970) *General Social and Economic Characteristics*. Louisiana, Final Report PC-1-C20.

*Depuis un demi-siècle, plusieurs facteurs sont venus changer le mode de vie et modifier les rapports sociaux dans la région de Lafourche. Les apports technologiques venant de la société industrielle américaine ont été parmi les facteurs de changement les plus marquants. On voit ici la pirogue de piégeur, les petits bateaux de pêche à la crevette dont l'un est équipé d'un chalut et d'un treuil et l'autre, d'un filet papillon (butterfly net). Au centre on voit une pompe à pétrole dans le bayou et à l'arrière-plan on perçoit les mâts des gros chalutiers de la pêche hauturière.*



*Le bayou Lafourche, au début du siècle, était le noyau du transport et des communications régionales. De nos jours, en dépit de la route le longeant, le transport maritime est primordial pour l'économie régionale.*



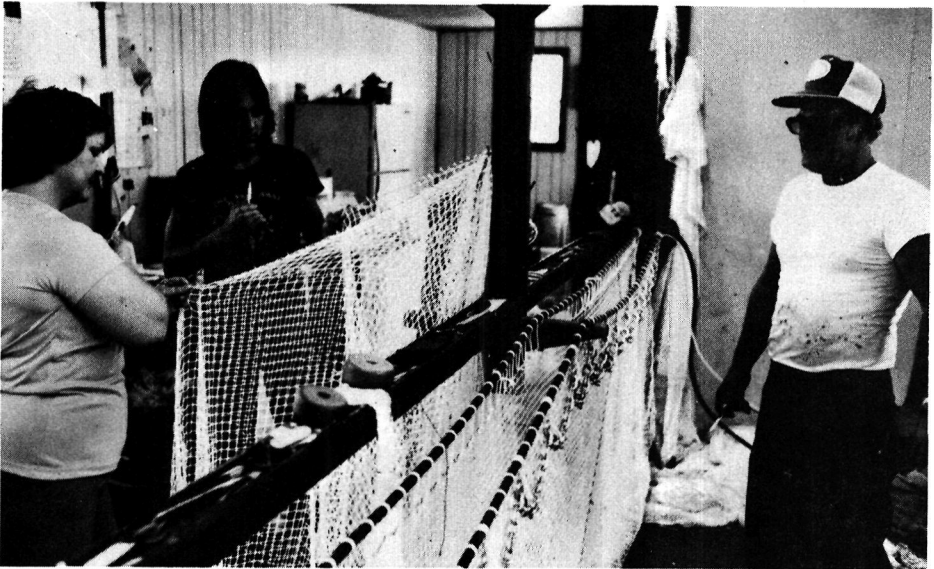
*Les pêcheurs de crevette choisissent, à partir du bayou, l'affluent (bayou ou canal) qui les conduira à leur territoire de pêche. À noter la physiographie très uniforme et marécageuse de la région.*



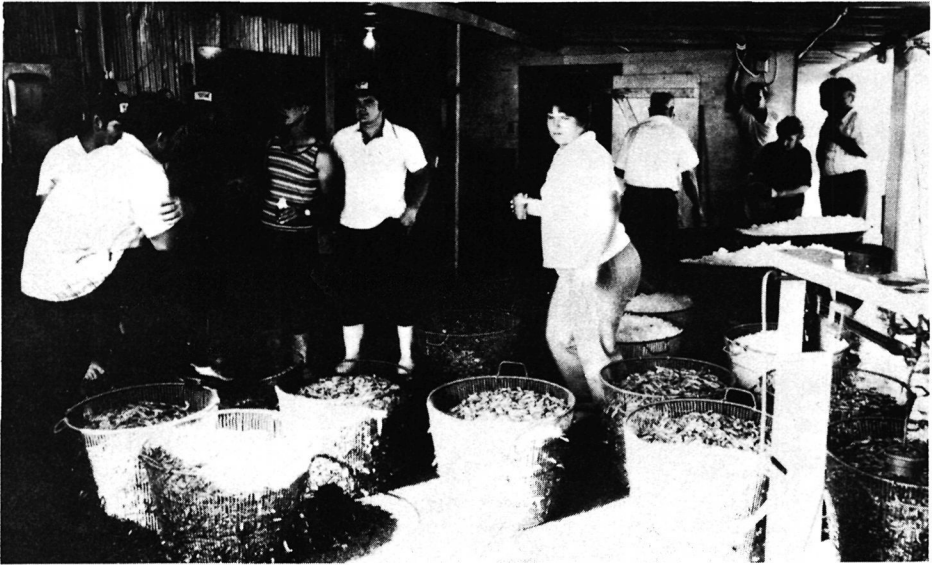
*Pour les compagnies pétrolières, le bayou demeure la principale voie d'accès aux territoires de forage dans le golfe du Mexique ou dans les lacs intérieurs.*

*Mais, le taux élevé de l'industrialisation n'a pas réussi à anéantir tout à fait la spécificité culturelle des Cadjins au bayou. Ils ont donc élaboré un certain « modus vivendi » qui leur permet de participer activement à la société américaine tout en maintenant des secteurs de la vie sociale qu'ils contrôlent mieux, qui sont moins « publics ».*

*Par exemple, la famille a toujours été un des éléments clefs de l'organisation sociale des Cadjins. Avant l'industrialisation, la famille constituée en « voisinage » formait l'unité économique de base. Depuis un demi-siècle il semble que la famille, quoique nucléarisée, soit demeurée un élément moteur dans l'économie régionale en devenant un noyau d'entrepreneurship. La majorité des entreprises locales, petites ou grosses, dans les pêcheries ou dans l'industrie sont basées sur une participation familiale directe :*



*Atelier familial de préparation de filets de pêche.*



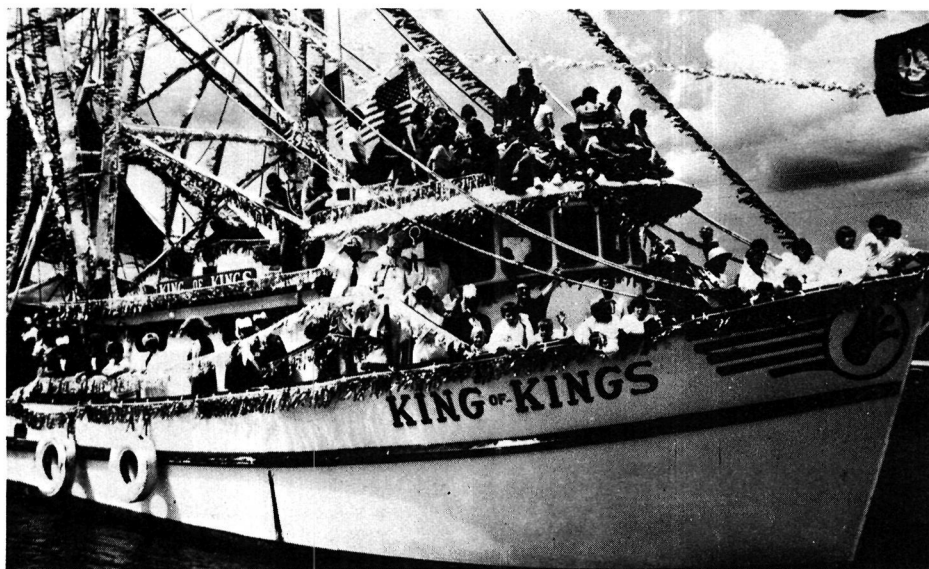
*Pour les pêcheurs, presque tout se fait en français : capture et mise en marché des crevettes, à la mer et à terre. Et les réseaux occupationnels sont très étanches vis-à-vis des non-Cadjins.*



*Au bar « Hubba Hubba » tenu par l'officieux « Cajun Ambassador », les Cadjins commencent dès 4.00 heures du matin à échanger les nouvelles et les opinions de la communauté, en français. On s'y rend prendre un café avant la journée de travail ou avant de partir pour la pêche. Chaque vendredi soir, on y organise une « veillée » informelle : un habitué du bar apporte sa guitare et y chante en français.*



*Les nombreux festivals de la communauté cajine du « bas du bayou » représentent des éléments de dynamique sociale et des facteurs de cohésion ethnique importants. Mais en plus ils démontrent ostensiblement le degré d'américanisation de la population. Une des questions que nous nous posons est celle à savoir si une telle érosion culturelle et sociale peut permettre encore longtemps la survie de l'identité différenciée des Cajins.*



*Bénédiction des bateaux à Golden Meadow. À noter l'évêque, le drapeau français, le drapeau acadien et deux drapeaux américains.*